

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

VICTOR STŒBER

Professeur de pathologie générale et de clinique ophthalmologique
à la Faculté de médecine de Strasbourg

LUE A LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG
ET DE L'ASSOCIATION DE PRÉVOYANCE DES MÉDECINS DU BAS-RHIN

LE 6 JUILLET 1871

Par G. TOURDES

PROFESSEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG, MEMBRE CORRESPONDANT
NATIONAL DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS



STRASBOURG
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie
1871

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

VICTOR STŒBER

Professeur de pathologie générale et de clinique ophthalmologique à la Faculté de médecine de Strasbourg.

Messieurs,

C'est à une circonstance bien douloureuse que je dois l'honneur d'ouvrir cette séance; notre président, notre excellent et regretté M. Stœber, a été enlevé à l'affection de ses confrères, le 5 juin 1871, un mois avant le jour où cette solennité devait nous réunir. Aux calamités publiques, à la douleur patriotique, se joignent les malheurs privés; la mort a frappé à coups redoublés parmi nous; Küss, Jacobi, Stœber, les plus aimés, les plus regrettés, ont été atteints presque en même temps; de dures émotions ont abrégé ces existences si précieuses! Je réponds à vos vœux en ouvrant cette séance par un hommage rendu à celui qui devait la présider et qui avait si vivement à cœur les intérêts et la dignité de notre association. Collègue et ami de cet homme excellent, je tenais à remplir envers lui ce dernier devoir.

Victor Stœber est né à Strasbourg, le 16 février 1803, d'une famille honorable appartenant à la bourgeoisie de la ville et

dont il suivait les origines jusque dans le seizième siècle; il était le dernier de sept fils. Son père, receveur général du Bas-Rhin depuis 1797, homme aimé et respecté, mourut des suites d'un accident le 5 septembre 1807; ce fut un grand changement dans la situation de la famille; le plus lointain souvenir que Stœber ait conservé est la vue de son père mourant. Un de ses frères a été frappé sur le champ de bataille de Waterloo; un de ses cousins germains a disparu pendant la campagne de Russie; un autre de ses cousins était le poëte Ehrenfried Stœber, connu par ses écrits dans le dialecte alsacien. Privé de la direction d'un père, Stœber reçoit, par les soins d'une mère dévouée et avec le concours d'un frère, une éducation vigoureuse et complète. Sa vocation médicale se décide dès son enfance par une circonstance singulière; c'est la vue du professeur Thomas Lauth, vétéran de l'ancienne Université, avec son costume antique et sa dignité imposante[1] qui lui inspire un profond respect pour la profession médicale

1. « Dès l'âge de 10 ans, j'avais déclaré que je serais docteur et professeur. Ce n'était certes pas le goût de l'étude de la médecine qui, à cet âge, avait pu déterminer mon choix, il est probable que mes motifs étaient d'un ordre bien moins relevé. Le professeur Thomas Lauth, le célèbre anatomiste de l'ancienne Université de Strasbourg, était le médecin de notre famille; il arrivait en voiture traînée par deux chevaux blancs; au printemps et en automne, il portait une douillette en soie violette, et par le grand froid il était enveloppé dans un manteau rouge garni de fourrure noire. Il m'imposait beaucoup; je suppose que cet aspect du bien-être qui entourait le grave professeur et du respect qu'on lui témoignait m'attira vers la médecine bien plus que le désir d'étudier Hippocrate et Galien. » (*Notes autobiographiques.*)

et lui donne l'ambition d'y appartenir un jour. Stœber prend sa première inscription en 1820. Notre Faculté de médecine n'offrait pas alors les importantes ressources qui, depuis, ont rendu son enseignement si fructueux. Quelques salles obscures au fond de l'hospice constituaient tous les services cliniques. Les places d'internes et d'externes n'existaient pas; les élèves n'avaient pas l'émulation des concours, ni ces précieuses occasions de s'instruire. L'anatomie était cultivée avec succès. Stœber a suivi les leçons de l'ancienne école de Strasbourg, qu'il a vue tout entière disparaître. Il se rappelait avec reconnaissance ses anciens maîtres : Lauth, Bérot, Masuyer, Cailliot, Meunier, Tourdes, Nestler, Gerboin, Coze, Flamant, Lobstein, Fodéré, génération survenue après la Révolution française et qui avait fondé la Faculté de médecine qui succéda à l'Université strasbourgeoise.

Stœber passe inaperçu à l'école; sa thèse seule attire l'attention. Le 15 novembre 1824, il soutint sa dissertation inaugurale sur le *Delirium tremens*, sujet neuf, peu connu en France et en dehors des doctrines qui régnaient alors. Ce travail, très-approfondi, annonçait toutes les qualités qui devaient se développer plus tard; il est resté dans la bibliographie de cette affection, où il est encore cité avec honneur[1].

Stœber, qui avait foi dans l'avenir, comprend qu'il doit compléter son éducation médicale et l'établir sur des bases larges et solides; il veut voir, comparer, s'instruire, connaître les choses et les hommes. Quelques jours après sa thèse, il part pour Paris, où il reste dix-huit mois, et il consacre trois ans

1. Foville, *Archives générales de médecine*, octobre 1867, p. 419.

à des voyages, coutume excellente qui, à toutes les époques, a fait partie de l'éducation scientifique des jeunes Strasbourgeois, et qui a tant contribué au développement intellectuel de notre cité. D'un caractère communicatif, malgré sa froideur apparente, cherchant les occasions, Stœber est bientôt en rapport avec les sommités de la science. Plusieurs hommes distingués s'intéressent au jeune médecin. Assidu aux séances des académies, il voit encore l'ancien Institut, Portal, Pinel, Chaussier, Lamarck, Jussieu, très-avancés en âge; il suit Dupuytren, Laennec, Broussais, Esquirol, Larrey, et dans une intéressante notice il retrace le portrait de ces anciens maîtres[1].

1. «Dupuytren est resté pour moi le modèle des professeurs de clinique chirurgicale. Calme, impassible pendant les opérations qu'il faisait avec une sûreté et une élégance extraordinaires, il exposait les faits lentement et avec une clarté telle que chaque mot se gravait dans la mémoire des élèves. D'une exactitude scrupuleuse, il ne marchandait pas son temps, et bien des fois je l'ai vu, arrivé à six heures, ne quitter l'hôpital qu'après onze heures. Il tirait alors de sa poche un petit pain qu'il mangeait en allant à pied chez lui, près du Louvre. Pour suivre sa clinique, il fallait une carte qu'il délivrait lui-même. Assis à une petite table dans une salle de l'Hôtel-Dieu, il recevait les demandes. Les élèves lui présentaient leur inscription; les docteurs, leur diplôme; il donnait la carte aux élèves sans bouger, mais il saluait les docteurs. Lorsque je me présentai, je n'avais pas encore mon diplôme, mais on m'avait délivré, à la Faculté, un certificat constatant que j'avais soutenu une thèse sur le *Delirium tremens.* Je lui remis ce certificat; il me demanda alors si l'on connaissait à Strasbourg ses recherches sur le délire nerveux, et si l'on se servait de son traitement par l'opium. Je ne m'étais pas encore, à cette époque, débarrassé d'une timidité extrême qui m'a longtemps poursuivi; je répondis cependant avec plus d'assurance que je ne m'en croyais

La littérature l'attire; c'était l'époque brillante des Villemain, des Cousin, des Guizot; très-attaché aux idées libérales, appartenant à une famille dont le sang avait coulé sur nos champs

---

capable, au milieu de cette foule d'étudiants, que l'on employait quelquefois son traitement, mais pas toujours. Là-dessus, il me salua et me donna ma carte d'entrée. »

« Laennec était un petit homme grêle qui avait l'air aussi malade que les individus couchés dans son service, et qui étaient tous affectés de maladies des poumons et du cœur. Sa clinique n'était fréquentée que par de jeunes docteurs, la plupart anglais. On n'y allait que pour se familiariser avec l'auscultation et la percussion. Je ne m'exerçai cependant pas beaucoup dans ce service, les malades me faisaient pitié; les Anglais se jetaient sur eux comme sur une proie, les percutaient, les retournaient, les secouaient avec une inhumanité qui me révoltait; je ne voulais pas augmenter les souffrances de ces pauvres victimes, je préférais me borner au rôle d'auditeur et m'exercer au moyen d'exploration dans des services moins encombrés, comme, entre autres, à la clinique de Fournier et de Lherminier. »

« Pendant quelque temps, je suivis la clinique de Broussais, au Val-de-Grâce; j'étais curieux de voir si la pratique du célèbre réformateur était conforme à sa théorie. Je fus surpris de le voir employer assez souvent l'opium et même la quinine, remèdes incendiaires suivant sa doctrine.... Broussais était alors à l'apogée de sa gloire, il n'était pas encore entré à la Faculté. Il faisait son cours rue des Grés, dans un amphithéâtre dont le plafond s'effondrait; la foule était immense. Je crois voir encore le fougueux réformateur, avec sa grosse tête enfoncée entre les épaules, lancer les éclairs de ses petits yeux par-dessus des lunettes dorées, et fulminer l'anathème contre ce qu'il appelait les ontologistes. Peu d'années après, il prêchait dans le désert, dans le grand amphithéâtre de l'École. »

de bataille, il est accueilli avec bienveillance par Benjamin Constant, par le général Foy dont il admire surtout le talent et le caractère. Le temps a dissipé les illusions de la jeunesse, il a mûri les convictions sans les ébranler; Stœber est toujours resté partisan des institutions libres, mais fondées sur le respect de la religion et des mœurs.

A Paris, il s'est livré à un travail incessant, menant la vie de l'étudiant laborieux aux ressources modestes. Présenté à Ferussac et admis à ses réunions où se rencontraient les illustrations scientifiques de tous les pays, Stœber fut attaché, pour la partie médicale, à la bibliographie du *bulletin* si connu, publié par ce savant. Cette collaboration lui fut agréable et avantageuse, elle l'exerça à l'étude des langues étrangères et lui ouvrit une source d'instruction. Il y eut alors un moment décisif dans la vie de notre collègue; il faillit être perdu pour Strasbourg et se fixer définitivement à Paris. Le célèbre Gall avait accueilli avec bienveillance le jeune médecin alsacien; Gall avait alors une clientèle considérable dans la colonie étrangère, si nombreuse à Paris; sentant déjà le poids des années, il cherchait un jeune médecin connaissant parfaitement la langue allemande, qui pût l'aider d'abord, lui succéder ensuite dans cette clientèle qui comprenait les sommités de tous les pays; il offrit cette position à Stœber dont il avait apprécié le caractère discret et sûr et le talent médical. Le jeune homme fut un instant ébranlé; nul doute qu'il ne fût arrivé ainsi à une haute position sur ce grand théâtre; Gall mourut deux ans après. Le plan de Stœber était fait; il aimait sa ville natale, il avait encore bien des voyages en perspective, et il refusa ces offres séduisantes. Il quitte Paris, fait son tour de

France, en grande partie à pied avec quelques amis, descend la Loire, visite Nantes, Bordeaux, Marseille, revient passer un hiver à Paris, où il se prépare, par une sérieuse étude de l'anglais, à un voyage dans les trois royaumes.

Cette époque de sa vie a laissé chez lui de profonds souvenirs; position, fortune, tout lui a souri plus tard, et sa carrière, certes, a été heureuse, mais il parlait toujours avec prédilection de ces années de travail et de jeunesse, de ces libres voyages, prélude de sa vie sérieuse.

En 1826, Stœber arrive à Londres, familiarisé avec la langue anglaise; il est introduit par le docteur Blum, de Gœttingue, son ami, chez Wardrop et chez Lawrence[1]; ces relations dé-

---

1. « J'avais des lettres de recommandation pour le docteur South, professeur d'anatomie, et pour le docteur Clift, conservateur du musée de Hunter, qui m'accueillirent très-bien et dont la connaissance me fut aussi agréable qu'utile; mais toutes ces recommandations me servirent moins que la présence de mon ami Blum, professeur de chirurgie à Gœttingue, qui m'avait précédé à Londres et se trouvait très-lié avec Wardrop et Lawrence. Il me présenta à ces deux chirurgiens, qui m'accueillirent avec une grande affabilité. C'étaient des hommes d'une quarantaine d'années et qui occupaient à Londres une position éminente. Wardrop avait établi à Panton-Square un petit hôpital où il recevait des malades atteints d'affections oculaires, cataractes et autres, et surtout ceux qu'il voulait opérer. Lawrence, qui vient de mourir à l'âge de 80 ans, était un des hommes les plus agréables que j'aie connus. Chirurgien du grand hôpital Bartholomé et du dispensaire ophthalmologique de Moorfield, il jouissait d'une grande considération. Jeune homme, je ne pouvais être que flatté d'être reçu chez Wardrop et Lawrence, où j'ai dîné plusieurs fois, mais ce qui me charmait davantage, c'est qu'ils me firent voir

cident de sa direction scientifique. Suivant avec assiduité l'hôpital et le dispensaire ophthalmologique de ces brillants chirurgiens, il prend goût à cette spécialité de l'art médical. Il n'avait jamais assisté, comme il le dit lui-même, qu'à deux leçons sur la cataracte et l'amaurose à la Faculté de Strasbourg, et à quelques opérations de cataracte, vues de loin, dans un des amphithéâtres de Paris. Ici, on lui ouvre un horizon nouveau, il est étonné de la multiplicité des cas, de la variété des opérations; il prend alors la résolution, si profitable plus tard à la science et à l'humanité, de s'occuper spécialement des maladies des yeux. Il quitte Londres, où il a eu des relations avec Brodie, Ellioston et Travers; il visite Dublin, Glascow et Édimbourg, et se rend en Allemagne.

Stœber parcourt d'abord la Hollande et la Belgique; il profite de son séjour à Berlin pour se perfectionner dans l'oph-

---

leurs malades, quelquefois en ville, lorsqu'il s'agissait d'opérations, mais le plus souvent à l'hôpital Panton-Square ou au dispensaire ophthalmologique. Jusqu'alors je n'avais aucune idée des maladies des yeux; notre professeur de pathologie externe nous avait fait une leçon sur l'ophthalmie, une sur la cataracte, une sur l'amaurose. A la clinique il n'entrait jamais d'affection oculaire, et, en fait d'opération, je n'avais vu avec ma lorgnette, du haut de l'amphithéâtre, que des opérations de cataracte et de fistule lacrymale pratiquées par Dupuytren et Roux. Je fus donc bien surpris de voir le nombre considérable de maladies des yeux qui, tous les jours, se présentaient à l'*Ophthalmic Infirmary Moorfield's*. A force d'en voir, je me familiarisai avec le diagnostic et le traitement de ces affections, et je pris goût à cette partie de la science. C'est à Wardrop et surtout à Lawrence que je dois de m'être occupé avec prédilection des maladies des yeux. »

thalmologie, sous la direction du professeur Jüncken, dont il conserve un souvenir reconnaissant; il suit en même temps les cliniques de Hufeland, Græfe, Rust, et les cours de Horn et de Rudolphi. Mais attiré bientôt par la réputation des cliniques spéciales de Vienne, il se rend dans cette ville. Il fait là un long séjour et fréquente avec assiduité les services ophthalmologiques de Rosas et Jæger[1]; c'est à ce dernier maître,

1. « Pendant les deux mois que j'ai passés à Vienne, je ne me suis occupé, pour ainsi dire, que d'ophthalmologie. Je suivais, le matin de bonne heure, le service médical de Schiffner et les cliniques médicales de Raimann et de Bischoff; j'allais quelquefois à la clinique chirurgicale de Wattmann. Mais la majeure partie de la journée était consacrée aux maladies des yeux. Il y avait, à cette époque, deux cliniques d'ophthalmologie: l'une, au grand hôpital civil, dirigée par le professeur Rosas; l'autre, au Josephinum, hôpital militaire et école de santé militaire, à laquelle était préposé le professeur Frédéric Jæger, gendre du célèbre Beer et père de M. Édouard Jæger, actuellement professeur. J'avais des lettres pour Rosas et Jæger, mais je m'attachai à ce dernier.

« Jæger était l'homme sympathique par excellence. Aimable comme Lawrence, accueillant avec une bonté extrême les jeunes gens qui voulaient s'instruire auprès de lui, les admettant à ses consultations privées. C'est peut-être de tous mes maîtres celui auquel j'ai voué la plus grande affection. Jæger vit encore. Il est remarquable que mes trois principaux maîtres en oculistique sont arrivés à un âge très-avancé. Lawrence vient de mourir à 84 ans; Jüncken et Jæger sont octogénaires.

« Tous les jours je suivais la clinique d'ophthalmologie de Jæger au Josephinum et la clinique particulière qu'il nous faisait dans sa maison, où affluaient les malades. Nous étions là un petit nombre de jeunes docteurs avec lesquels je me liai intimement; d'abord Sichel, depuis 1830 à Paris, qui recueillait les observations pour Jæger; puis Dietz, plus

homme sympathique qui accueillait les jeunes gens avec une bonté extrême, qu'il voue sa plus grande affection. C'est là qu'il fit la connaissance de Sichel, de Dietz, d'Œttinger. Les relations qu'il noue sont presque toutes durables, et se continuent par l'échange de travaux auxquels il fournit plus tard un riche contingent. Trois de ses maîtres ont poursuivi bien plus longtemps que lui leur carrière; Lawrence, Jüncken, Jæger sont devenus octogénaires. Stœber visite ensuite la Suisse, puis l'Italie, Rome, Pavie, Turin. Avide de connaissances, il veut étendre, autant que possible, le champ de ses observations; il sait que les longs voyages ne seront plus compatibles avec la vie sédentaire du médecin.

Après trois ans d'absence, Stœber revient, presque étranger, dans sa ville natale; son but est d'être médecin praticien et d'aborder en même temps la carrière de l'enseignement; il veut aussi se livrer à la spécialité du traitement des maladies des yeux. Il se trouve alors en face de toutes les difficultés du début; il est sans protecteur, sans appui; les malades ne se présentent pas; aux heures si remplies des voyages succèdent les journées inoccupées de l'attente, où le jeune médecin est seul, supputant les chances de l'avenir. Il est bon de rappeler qu'à l'entrée des carrières les plus brillantes, ces moments de doute, cette période d'isolement, se rencontrent presque toujours. Le courage et la persévérance font leur œuvre; Stœber a son plan. Une première déception tourne à son avantage:

---

tard professeur à Erlangen; Œttinger, qui s'est fait remarquer à Munich par ses travaux sur le choléra et sur l'hygiène publique; Blumrœder, un aliéniste; Kentz, médecin de l'hôpital de Stuttgart. »

Reisseissen était mort, Stœber sollicite sa succession à la place de médecin cantonal; elle est donnée à Théodore Bœckel, qui en remplit les fonctions avec un zèle au-dessus de tout éloge. Stœber, suppléant parfois son ami, reconnaît plus tard que ces devoirs trop assidus l'auraient détourné de la voie de l'enseignement. La clientèle ne vient pas, mais le travail est là pour remplir les heures inoccupées. Un premier concours pour l'agrégation est annoncé; Stœber s'y prépare et, en même temps, il rédige son mémoire sur l'organisation médicale qu'il envoie au concours ouvert par la Société de médecine de Marseille.

Un double succès vient appeler tout à coup l'attention sur le jeune médecin et récompense ses efforts.

L'agrégation, institution nouvelle, devait activer la vie des Facultés et grouper autour d'elles des éléments d'avenir. On avait essayé, à Strasbourg, d'ouvrir à l'enseignement de la Faculté les portes toujours fermées des hospices, en donnant le titre d'agrégé aux médecins en chef de cet établissement; cette tentative échoua. Le concours, largement appliqué, appela autour de notre école les jeunes gens qui devaient en être le soutien. Le premier concours pour l'agrégation s'ouvre, à Strasbourg, au mois de novembre 1829. Scoutetten, de Metz, Stœber et Malle y prirent part. La lutte fut brillante; Stœber s'y distingua par l'étendue de ses connaissances et par la logique de son argumentation. Sa thèse latine: *De Hydrope ventriculorum cerebri* (Argent., 1829), était un bon résumé de l'état de la science, et, grâce aux connaissances littéraires du jeune candidat, elle présentait une évidente supériorité de forme. Scoutetten et lui furent nommés (1830) et, dès ce moment, Stœber

avait posé les bases de sa réputation et marqué sa place dans l'enseignement.

Son mémoire sur l'organisation médicale, basé sur des notions exactes acquises en France et à l'étranger, et sur la comparaison des systèmes adoptés dans les différents pays, obtenait, presque en même temps, le prix proposé par la Société de médecine de Marseille, et donnait une haute idée des connaissances et du jugement du jeune lauréat.

Maintenant l'horizon devenait moins sombre; l'heure du succès pouvait s'entrevoir, mais que d'efforts et de travaux nécessaires encore pour atteindre le but! Stœber remarque, à dater de ce concours, un progrès notable dans sa clientèle, indice de l'estime dans laquelle notre population si cultivée tient ce qui touche à la science.

Agrégé stagiaire, restant quatre ans sans fonctions, Stœber ouvre en 1830 son enseignement ophthalmologique qui n'a pas cessé jusqu'à sa mort. En 1834, après quatre ans de cours, il publie son *Manuel d'ophthalmologie*, traité des maladies des yeux, le plus complet que l'on possédât alors en France, fruit de l'expérience acquise dans la pratique et dans les voyages, et d'une sérieuse érudition. Après ce travail, sa clientèle spéciale augmente; les confrères commencent à l'appeler pour les cas de ce genre.

La Faculté venait de perdre Lobstein; c'est un des noms les plus illustres de notre école. Cette mort laissait un grand vide; Lobstein enseignait à la fois l'anatomie pathologique et la clinique médicale. C'est cette dernière chaire qui est déclarée vacante; un concours est annoncé pour l'année 1836.

Les Facultés se recrutaient alors par le concours; ce mode

de nomination entretenait une vive émulation dans les écoles. Stœber se prépare consciencieusement; il retourne à Paris, en 1835, pour s'y livrer à des études cliniques. Il fit alors, à l'hôpital de la Pitié, la connaissance du célèbre Louis, avec lequel, comme l'auteur de cette notice, il resta lié d'une sincère amitié.

Le concours de 1836 a marqué dans les fastes de la Faculté de médecine : cinq candidats s'y présentent; les uns avaient déjà une notoriété dans la science, les autres étaient au début de leur carrière; le temps a montré pour tous quels hommes éminents ont pris part à cette lutte. Les candidats étaient : Forget, Ristelhueber, Aronssohn, Stœber, Schützenberger. Je n'ai pas à parler des mérites divers qui se sont signalés dans ce concours mémorable; Stœber y fit preuve d'une érudition profonde, d'une grande clarté d'exposition, d'un sens droit et de beaucoup de vigueur dans la discussion des thèses. Un nombreux auditoire assistait à ces séances qui, même en dehors du corps médical, étaient pour la ville une espèce d'événement. Forget, par sa brillante éloquence, enleva les suffrages, mais Stœber balança le succès; il eut deux voix dans le scrutin et, à dater de ce moment, il était clair que son arrivée au professorat n'était plus qu'une question d'occasion et de temps. Dans les notes bien précieuses qu'il a laissées, sous le nom d'autobiographie, Stœber apprécie avec une grande modestie et un sens bien droit les résultats de cet échec. « Après tout, dit-il, il vaut mieux que je n'aie pas réussi; si j'avais été nommé, la Faculté eût été privée d'un professeur éminent qui a été longtemps une de ses gloires, et moi-même, absorbé par la clinique interne, je n'aurais pas créé la clinique ophthalmologique, la première qui ait existé en France et qui a contribué aussi

au succès de notre école. » La position de Stœber se fortifia encore par suite de ce concours; il devint alors un des praticiens les plus occupés de notre ville.

Neuf ans doivent s'écouler encore jusqu'au moment où Stœber verra s'ouvrir pour lui les portes de la Faculté. Que de services il a rendus pendant cette longue période! Chargé de la clinique interne en 1834 et 1835, il la reprend en 1843 et 1844; il fait la suppléance du cours d'hygiène en 1838 et 1839, celle de la pathologie interne de 1842 à 1844, de la pathologie générale en 1844 et 1845. Le 1er novembre 1837, par un arrêté ministériel, il est chargé de la clinique des maladies des enfants, création nouvelle due à l'initiative de M. Coze, et ici l'éminent praticien rend encore les plus grands services. Stœber étudie avec le plus vif intérêt les maladies de l'enfance; bon et dévoué, il apprend aux familles indigentes à recourir avec confiance aux soins hospitaliers. Il publie les résultats de cette pratique spéciale dans un opuscule consulté avec fruit par ceux qui s'occupent des maladies de l'enfance. Stœber est chargé de cette clinique jusqu'en 1845, et ces occupations multipliées ne l'empêchent pas de faire chaque année, avec le même zèle, son cours pratique des maladies des yeux.

En 1845, un changement considérable s'opère dans le système d'enseignement de la Faculté de Strasbourg. M. Coze, doyen, réalise enfin la pensée féconde de rendre cet enseignement pratique; chaque professeur des sciences médicales proprement dites aura deux cours: l'un de théorie, l'autre d'application. La pathologie générale, inaugurée à Strasbourg, en 1801, par le professeur Tourdes, formera une chaire spéciale;

la pathologie interne sera réunie à la clinique médicale; il en sera de même de la pathologie externe et de la clinique chirurgicale; chaque professeur alternera, éclairant tour à tour la doctrine par l'observation des faits, la pratique par la théorie, échappant ainsi au danger de rester dans les nuages de l'abstraction ou de tomber dans l'empirisme sans idée générale.

Les portes de l'hôpital s'ouvrent enfin largement à la Faculté, grâce à la sagesse et à l'esprit de progrès d'une administration qui comprend que les propositions du doyen sont dans l'intérêt des malades aussi bien que dans l'intérêt de la science. Les cliniques spéciales sont établies. La Faculté de Strasbourg est la première qui ajoute dans son programme, aux cliniques principales de médecine, de chirurgie, d'obstétricie, celles des maladies des enfants, des maladies des yeux, des affections des vieillards, des maladies cutanées et syphilitiques.

Des consultations avec la gratuité des médicaments, un laboratoire de chimie pathologique dirigé par notre regretté M. Hepp, un préparateur centralisant les autopsies et les recherches micrographiques, les autopsies médico-légales pratiquées devant les élèves, viennent compléter cet ensemble d'études pratiques qui ont fait l'utilité et le succès de la Faculté de Strasbourg et qui ont constitué le caractère particulier de notre école.

La chaire de pathologie générale est déclarée vacante; il fallut encore un concours pour que Stœber arrivât enfin au but si légitime de son ambition. Ce concours, il l'entreprend dans les conditions morales les plus pénibles, frappé d'un deuil récent qui avait brisé son bonheur domestique. Ce n'était pas une vaine formalité, c'était une lutte; Stœber trouve un con-

current qui, plus tard, est devenu son collègue (M. Hirtz). Dans cette dernière épreuve, Stœber montre les mêmes qualités mûries par le temps. Sa thèse : *De l'Influence que l'analyse chimique et la micrographie ont exercée sur la pathologie et la thérapeutique* (Strasb., 1845), est un tableau de la direction nouvelle imprimée à la science. Le 9 août 1845, Stœber est enfin proclamé professeur de la Faculté de médecine, et sa nomination est confirmée par l'arrêté ministériel du 30 décembre 1845.

Ce n'est pas une sinécure que notre collègue a obtenue après tant de luttes et de travaux. Son titre est celui de professeur de pathologie et de thérapeutique générales; il est chargé de cet enseignement élevé et difficile et, en même temps, une large part lui est faite dans les cours pratiques. A son cours théorique et à l'ophthalmologie, il veut bien ajouter encore la clinique des maladies cutanées et syphilitiques. Il signale son passage dans ce service, alors bien négligé, par de notables améliorations; il obtient qu'on y introduise des sœurs, il y fait organiser le travail, et l'administration lui accorde les modifications réclamées par sa sollicitude pour les malades. Il reste chargé de ce service depuis 1845 jusqu'en 1853; il publie d'intéressants comptes rendus qui font ressortir les formes de ces maladies en Alsace, et un mémoire sur le traitement de la syphilis par l'iodure de potassium.

Enfin, Stœber n'a plus dans ce partage des attributions médicales que les deux enseignements qui conviennent plus spécialement à ses aptitudes et à ses goûts; à dater de 1853, il reste exclusivement chargé de la pathologie générale et de la clinique ophthalmologique.

Les qualités qu'exige l'enseignement de la pathologie générale, on les trouvait à un haut degré chez le nouveau professeur : l'érudition, la sûreté du jugement, la profondeur des vues, l'impartialité, ne sont-ce pas là les conditions nécessaires pour exposer dignement la philosophie de la science? Les doctrines étaient appréciées sans passion; les faits étaient recueillis avec soin, renouvelés, alimentés par des lectures assidues et contrôlés par la pratique. Une critique judicieuse recueillait les faits qui composent le domaine certain de la médecine, et une classification méthodique gravait dans la mémoire les données générales de la science. C'est beaucoup de trouver un guide sûr à l'entrée de cette étude difficile; Stœber s'attachait à instruire et il y réussissait. Nous avons à cet égard le témoignage des nombreuses générations d'élèves qui ont suivi ses cours. Jamais il ne négligeait la préparation d'une leçon; il distribuait aux élèves des feuillets autographiés présentant le plan du conrs; la collection de ces feuillets est un excellent résumé de pathologie générale; plusieurs de ses collègues ont imité cette méthode si utile à l'enseignement.

M. Stœber a laissé un exposé de ses doctrines dans un article intéressant sur le vitalisme et l'organicisme, en présence devant l'Académie; il dégage d'abord la question scientifique de tout autre point de vue; il montre avec quelle injustice, avec quelle passion on s'est mutuellement rejeté les reproches de matérialisme et de mysticisme. « Commençons, dit-il, par éliminer de la discussion l'âme immatérielle et immortelle dont l'existence est admise par la plupart des organiciens aussi bien que des vitalistes. Le point fondamental de la doctrine des vitalistes, c'est l'admission d'une force vitale qui coordonne

les mouvements organiques normaux dans le but de conserver la santé, qui est conservatrice et médicatrice, et qui peut être altérée sans que la matière organique le soit. Les organiciens n'admettent point l'existence d'une force vitale; ils disent que la vie est un état particulier inconnu dans son essence, mais propre aux êtres organisés. Cet état implique un jeu particulier, une coordination des fonctions. Ces mouvements organiques sont régis par des lois fixes et immuables qui sont généralement favorables à la conservation de l'organisme, mais qui parfois aussi sont défavorables, ce qui dépend du siége et de la nature du mal et de la cause déterminante. Mais comme un corps vivant est autre chose qu'un corps mort, il faut qu'il ait des propriétés qui n'existent pas dans ce dernier, et sans lesquelles il n'y aurait pas des différences entre eux. On est donc obligé d'admettre l'existence de propriétés vitales, de propriétés qui n'existent que dans l'organisme vivant. Pour l'organicien, les propriétés sont inhérentes à la matière et ne peuvent être altérées sans que la matière le soit. »

L'organicisme physiologique est celui qu'admet Stœber, et il le résume dans les propositions suivantes : 1° La vie est un état propre aux corps organisés; elle émane directement du Créateur et n'est pas le résultat d'une force particulière. 2° L'organisation est régie par des lois fixes et immuables qui, en général, sont favorables au rétablissement de la santé, mais qui, dans des circonstances données, peuvent aussi être défavorables. 3° On est conduit par là à admettre que, toutes les fois qu'une fonction est troublée, l'organe qui en est chargé est altéré. Cette altération peut être moléculaire, elle peut ne pas être appréciable à nos moyens actuels d'investigation,

mais elle doit exister et nos efforts doivent tendre à la découvrir. 4° La physiologie doit nous guider dans la recherche du siége et de la nature du mal, car les lésions anatomiques les plus apparentes ne sont pas toujours les plus essentielles. Cet organicisme physiologique a sur le vitalisme des avantages marqués; il recule le but à atteindre, il favorise les recherches; car là où le vitaliste admet une lésion de la force vitale qui ne peut être découverte, l'organicien voit un trouble fonctionnel qui dépend d'une lésion matérielle que la science reconnaîtra un jour. Si les moyens actuels ne suffisent pas, il faut les perfectionner ou en inventer de nouveaux. « C'est sans doute la position de la Faculté de Strasbourg qui l'a conduite à l'éclectisme qui fait le fond de son enseignement; elle s'est préservée de la doctrine physiologique, des élucubrations nébuleuses des philosophes de la nature, de la théorie des infiniment petits, elle ne se laissera pas entraîner davantage vers un vitalisme mystique, ni vers un anatomisme exclusif. » Voilà l'éclectisme raisonnable qui faisait le fond des doctrines de notre sage et judicieux collègue; c'est le compromis qui succède à la lutte et qui permet d'utiliser les résultats acquis, sans abdiquer l'esprit philosophique.

Le second enseignement de notre collègue, celui qui a le plus contribué à sa réputation et qui a certainement rendu le plus de services, c'est sa clinique ophthalmologique. En 1830, Stœber ouvre son cours des maladies des yeux; c'était le seul que l'on fît en France, c'était le premier. L'étude des maladies des yeux qui avait été poussée si loin pendant le dix-huitième siècle était alors bien abandonnée; elle était aux

mains des oculistes de profession, même dans les plus grandes villes. Aussi Forlenze venait à Strasbourg pratiquer les opérations de cataracte, à l'hôpital même, où l'on réunissait les malades pauvres pour les confier à ses soins. L'ophthalmologie n'était plus une partie de la science médicale; elle appartenait trop souvent à des spécialistes sans titre; le charlatanisme s'en était emparé. C'est cette situation de la médecine vis-à-vis d'une de ses branches importantes que Stœber a complétement changée en Alsace et qu'il a contribué à modifier dans le reste de la France. Comme il était modeste au début, cet enseignement qui a eu tant d'éclat! Le cours était théorique; quelques malades pauvres amenés par des élèves, et d'autres, venant spontanément, servaient aux démonstrations du professeur. Plus tard, grâce à l'influence de M. Coze, une petite chambre de deux lits est accordée à l'hôpital pour les opérés de cataracte; puis ce sont deux chambres; en 1845, on obtient dix lits et la consultation prend plus de développement. La commission administrative des hospices accorde la gratuité des médicaments aux pauvres qui s'y présentent; l'hôpital croyait ne s'imposer qu'une charge minime; bientôt les prescriptions s'élèvent au nombre de deux à trois mille par année, mais on ne retire pas la mesure en présence des services qu'elle rend. La clinique, si longtemps volontaire, devient officielle en 1853, et figure sur les programmes universitaires. D'accroissement en accroissement, c'est une petite maison avec vingt-quatre lits, un étage pour les hommes, l'autre pour les femmes, avec les dépendances, salle de cours, chambre d'observation, qui est concédée à notre confrère. Les malades payants arrivent en même temps que les pauvres, les lits sont disputés et retenus

à l'avance. La mesure si utile par laquelle le département et la ville accordent une subvention aux cliniques profite surtout à l'ophthalmologie. Que de malades de l'Alsace et des départements voisins ont pu trouver à Strasbourg les soins habiles qui leur rendaient la vue! Cette clinique durait toute l'année et l'affluence des consultants était considérable. Un millier de malades, ce sont les chiffres de 1869 et de 1870, étaient examinés chaque année. Quel vaste champ d'observation! quelle expérience nos élèves, dirigés par un chef habile, avaient bientôt acquise!

Stœber, méthodique et calme, suivait dans les leçons un ordre à peu près invariable; il commençait par une conférence sur les maladies des yeux, dont il exposait l'histoire; il voyait les malades du service, puis il examinait les consultants auxquels il consacrait plus particulièrement deux jours de la semaine. L'examen était méthodique et complet; l'ophthalmoscope a été appliqué dès l'origine de cette découverte; la clinique présentait toutes les ressources nécessaires en planches et en instruments. L'hôpital accordait largement tous les médicaments nécessaires; les plus nouveaux étaient expérimentés; des recettes imprimées, formant un véritable formulaire, étaient mises à la disposition des élèves. Les malades étaient inscrits avec leurs observations, de manière à fournir les bases d'une statistique dont il reste encore à tirer bien des déductions utiles. Les opérations les plus délicates étaient pratiquées devant les élèves; l'anesthésie était largement appliquée et, grâce à la prudence du maître, n'a occasionné aucun accident. Stœber tenait à suivre les progrès de la science et à apprécier par lui-même les procédés nouveaux, mais avec quelle

sage réserve il s'en tenait à ceux dont il avait reconnu l'efficacité!

Nous ne mentionnerons pas les opérations si nombreuses de cataracte, de pupille artificielle, couronnées de tant de succès. Que d'opérations difficiles exécutées avec une habileté et une patience à toute épreuve! Ici, rien n'est plus évident que le succès, c'est le bienfait immense de la lumière rendue. Qu'il me soit permis de rappeler avec reconnaissance que mon père, à l'âge de 80 ans, opéré par Stœber de la cataracte, a dû à son habileté et à son dévouement la guérison complète de la plus cruelle des infirmités.

On sait comment les pauvres étaient accueillis par notre excellent collègue; les personnes aisées trouvaient dans son cabinet, où l'indigent pénétrait aussi, et dans l'établissement de la Toussaint, les mêmes soins assidus. La réputation de Stœber s'étendait au loin; on arrivait à lui de l'étranger et des départements voisins. Quelle source d'instruction pour nos élèves, quels excellents internes il a formés, et nos jeunes élèves militaires, suivant assidûment cette clinique, y ont puisé l'instruction spéciale si nécessaire au médecin d'armée.

Rappelons la bienveillance constante avec laquelle Stœber accueillait les étudiants; dans cette assemblée où se trouvent un si grand nombre de ses anciens élèves, je ne serai démenti par personne, en constatant avec quelle complaisance il les exerçait au diagnostic des maladies et les aidait dans leurs travaux. Il leur donnait des sujets de thèse et des observations, il indiquait des points de vue nouveaux; il corrigeait consciencieusement ces dissertations dont il acceptait la présidence. Aussi, chaque année, notre collection s'enrichissait-elle

de thèses sur des sujets d'ophthalmologie, et à côté des travaux du maître, il faut compter ceux qu'il inspirait à ses élèves. Il leur donnait encore l'exemple si utile de l'exactitude, du dévouement, du respect scrupuleux pour les devoirs de son état.

La parole de Stœber était claire, méthodique, sans éclat, mais elle se distinguait par la netteté des idées, la propriété des termes, la fermeté et la concision; elle acquérait bientôt une autorité singulière. Stœber excellait dans l'argumentation et il possédait l'art si difficile d'interroger. Dans l'examen, il faut la spécialité des connaissances et l'habitude de poser et de suivre les questions; sans ces conditions, l'épreuve est incertaine et son niveau baisse; c'est une idée bien peu pratique que celle de prendre les examinateurs en dehors du corps enseignant.

Comment s'étonner, avec des services de ce genre, de la place que M. Stœber occupait dans l'estime de ses collègues! Assidu aux séances de la Faculté, il y jouissait de la juste autorité que donnent un sens droit, un esprit impartial qui ne veut que le bien; Stœber était aimé et estimé de tous; il n'avait pas d'ennemis. La confiance de la Faculté l'appelait dans toutes les commissions où se discutaient des questions importantes. Il fut chargé de la présidence des jurys médicaux dans les dernières années de cette institution (1849 à 1853), et dans toutes les villes où l'appelèrent ses fonctions, il se créa des relations amicales et il fit apprécier l'esprit de notre école.

Stœber savait que l'autorité du professeur se fonde et se consolide par le travail; son goût le portait vers la science, qu'il a enrichie d'importantes recherches; au milieu d'occupa-

tions sans nombre, il a trouvé le temps d'écrire. Sa pratique si étendue lui fournissait des matériaux qu'il mettait en œuvre avec la conscience et l'exactitude qui caractérisent toutes ses recherches. Ses publications se rapportent à deux chefs principaux, à l'*ophthalmologie* et à la *médecine générale*. Nous ajoutons à cette notice une bibliographie aussi complète que possible; c'est un hommage à sa mémoire, c'est en même temps un service rendu à ceux qui voudront consulter ses travaux.

Examinons d'abord le premier groupe de ses recherches : 34 mémoires et 16 articles bibliographiques se rapportent à l'*ophthalmologie*. 10 de ces mémoires concernent des questions générales ou sont des comptes rendus cliniques; 15 autres ont pour objet la pathologie oculaire spéciale, 10 la thérapeutique et les opérations.

La série de ces travaux s'ouvre par un traité général, sous le titre de *Manuel d'ophthalmologie*; c'était l'ouvrage le plus complet à l'époque où il parut; ce traité rendait à l'étude des maladies des yeux son rang dans la science; rajeuni par une nouvelle édition, il reprendra sa place entre les mains des praticiens et des élèves.

Trente ans après, des fragments d'oculistique, insérés dans le *Traité de médecine opératoire* de M. Sédillot, qui a voulu donner à cet important ouvrage toutes les garanties d'une science complète, montrent quels progrès se sont réalisés dans l'étude de l'ophthalmologie. Quelques questions générales de diagnostic et de thérapeutique y sont exposées de main de maître; on voit ce qu'eût été un traité général fait par Stœber à cette période de sa vie.

Les comptes rendus cliniques présentent une statistique qui

repose sur un nombre considérable de faits. Dans les dix dernières années, 8,378 malades ont passé par les cliniques ou par les consultations.

Parmi les mémoires de *pathologie spéciale*, nous signalerons les observations d'absence congéniale d'iris, de microphthalmie, d'héméralopie, de mélanose de l'œil, de cataracte diabétique, de blessures de la cornée, de kystes de l'iris. Une étude sur l'ophthalmie scrofuleuse, observée particulièrement chez les enfants, est un travail pratique du plus haut intérêt et qui a appelé l'attention.

La *thérapeutique oculaire* nous présente de curieuses recherches sur les dangers des collyres mal formulés et mal préparés, sur l'opération du strabisme, sur l'iridectomie, sur l'occlusion des paupières dans le traitement de l'ophthalmie, sur le glaucôme, sur les inhalations de chloroforme dans le traitement des maladies des yeux. L'auteur recommande ici une sage hardiesse justifiée par son expérience; il ne suffit pas de produire l'insensibilité, il faut aller plus loin et obtenir la résolution musculaire; cette résolution doit s'étendre à des organes, aux muscles de l'œil, qui sont des derniers atteints par l'influence anesthésique. A cette condition d'être poussée plus loin que dans la chirurgie ordinaire, l'anesthésie rend d'incontestables services et elle permet de réaliser des progrès dans certaines opérations. Stœber discute les indications et les contre-indications, il précise les cas où l'anesthésie est utile et donne à cet égard les conseils les plus judicieux.

Dans ses nombreux articles de bibliographie, Stœber s'associe au mouvement de la science et donne son opinion sur d'importantes questions.

Citons encore les *thèses* sur la mydriase, l'iritis chronique, l'ophthalmie diphthéritique, l'iridectomie, le traitement du glaucôme, les ruptures isolées de la choroïde, etc., où les élèves ont heureusement reproduit les idées et les faits que leur fournissait leur maître.

Cette activité si remarquable dans le domaine de l'ophthalmologie s'est étendue aux questions de *médecine générale:* 32 mémoires et 27 articles de bibliographie appartiennent à cette série de travaux. Ils se rattachent à la médecine proprement dite ou à l'hygiène et à la littérature médicale.

Il nous est difficile de ne pas dire quelques mots du mémoire qui a signalé les débuts de Stœber; son plan d'organisation médicale a encore un intérêt d'actualité. C'est un ensemble de vues pleines de sagesse dont plusieurs ont reçu la sanction du temps. Parmi les améliorations qu'il signale, les unes ont été réalisées, les autres sont encore aujourd'hui aussi désirables qu'elles l'étaient alors. Il discute la question du nombre des Facultés qu'il convient d'établir en France; ce nombre est pour lui de cinq; il demandait deux Facultés nouvelles : l'une à Bordeaux, l'autre à Rennes ou à Nantes. Il signale les inconvénients d'un trop petit nombre de Facultés et ceux qui résultent de la multiplication des écoles. Il réclame l'enseignement pratique; c'est le programme de ce qu'on a fait à Strasbourg. Il signale pour l'enseignement l'avantage de la consultation et de la policlinique. La consultation gratuite a été dans ces dernières années, à Strasbourg, l'auxiliaire puissant de nos cliniques; par une transition naturelle, nous touchions au moment de voir l'institution de la policlinique se réaliser. Stœber s'est toujours occupé des questions

d'organisation médicale; il a peu modifié ses premières opinions et les a souvent fait accepter.

Dans l'ordre de la pratique, nous trouvons d'intéressantes recherches sur l'emploi du nitre à haute dose contre les affections rhumatismales, sur l'hémiplégie de la face, sur les maladies des enfants, sur une forme de fièvre éruptive intermédiaire entre la scarlatine et la rougeole, sur divers points de thérapeutique.

Parmi les recherches sur les eaux minérales, signalons une notice sérieuse et approfondie sur Hombourg, publiée en 1844, et qui a contribué à étendre l'usage de ces eaux. C'est une étude médicale très-complète, aussi loin, comme le dit l'auteur, du scepticisme outré qui ne veut croire que ce qu'il voit, que de l'exagération si commune dans ce genre d'écrits. En 1862, nous avons exposé ensemble l'état des sources minérales dans le département du Bas-Rhin.

Membre du conseil de salubrité, Stœber est l'auteur de publications utiles sur la vaccination, sur la statistique des hôpitaux.

Pourquoi ne mentionnerai-je pas les travaux d'hygiène publique, qui ont été pour moi l'occasion d'une intimité si précieuse? Quel souvenir nous avaient laissé ces longues soirées passées dans une étude commune! Les analyses nombreuses faites par notre ami si regretté, M. Hepp, nous avaient permis d'étudier l'*hydrographie du Bas-Rhin,* les cours d'eau, la nappe souterraine, les sources et les puits, et d'examiner les questions relatives aux eaux potables, si importantes pour la ville de Strasbourg. La *topographie* et l'*histoire médicale de Strasbourg et du département du Bas-Rhin* ont ensuite été abor-

dées dans un travail plus étendu qui a obtenu une citation de l'Institut. Aucun ouvrage d'ensemble n'existait sur la topographie du Bas-Rhin; nous avons réuni des matériaux épars et tâché de suppléer par notre expérience personnelle aux renseignements qui faisaient défaut. Le climat, les localités et les eaux, la physiologie, l'hygiène et la pathologie, la statistique, les institutions médicales et la bibliographie, tel est le cadre de ces recherches. Rappelons les paroles qui terminent cet ouvrage, elles ont aujourd'hui un sens bien douloureux; mais derrière cette pensée si triste, plaçons la confiance dans l'avenir et dans le triomphe du droit sur la force : « L'impression qui nous reste de cette étude et que le lecteur partagera sans doute, c'est que le département du Bas-Rhin est un beau et fertile pays, habité par une population saine et vigoureuse, riche en hommes distingués et en institutions utiles. Si cette notice a coûté à ses auteurs du temps et de laborieuses recherches, ils en ont été dédommagés par l'intérêt scientifique et patriotique qui s'attachait à un travail de ce genre. Puissent-ils joindre la pensée d'avoir été utiles au souvenir d'une cordiale collaboration ! »

Stœber a laissé quelques pages de littérature médicale; la belle bibliothèque qu'il s'était formée, unique au point de vue de l'ophthalmologie, était une preuve de son goût pour les lettres et pour les sciences. Les élèves y puisaient largement, et enrichissaient leurs thèses d'une érudition de bon aloi. Deux fois Stœber a dû payer un tribut d'hommages à la mémoire de confrères; ses deux notices sur Ruef et sur Aronssohn, marquées au coin de la vérité, font ressortir le mérite de ces médecins distingués. L'éloge d'Aronssohn, prononcé en

séance publique de rentrée des Facultés, a obtenu une approbation unanime; c'est une étude intéressante sur le praticien éminent, dont la réputation s'était étendue au delà des limites de notre province. Le dernier écrit de Stœber date du mois de novembre 1870; c'est une notice bien sentie sur les malheurs de notre ville et sur les soins donnés aux blessés pendant la funeste période du siége de Strasbourg.

Tel était le professeur, le savant; voyons maintenant le praticien.

La médecine pratique était dans les goûts de Stœber; elle lui a donné à Strasbourg une haute position de considération et d'estime publique. La spécialité ophthalmologique a été le point de départ de sa clientèle; elle en a constitué la partie la plus importante et la plus étendue; en dehors de Strasbourg, c'était par là qu'il était connu; mais, dans la ville même, ses qualités comme médecin ont été bientôt appréciées. Actif, vigilant, exact, il ne ménageait ni ses courses ni ses peines. Il était doué d'un coup d'œil sûr, et il tenait à la précision scientifique du diagnostic. Stœber n'avait jamais adopté la réforme radicale de la doctrine physiologique; élève de Lobstein, tout en appliquant une thérapeutique rationnelle, il maniait avec habileté les ressources de la matière médicale. Il acquit bientôt la réputation d'un praticien sûr et consciencieux. La gravité de son caractère inspirait la confiance; on ne tardait pas à découvrir sous ces dehors sérieux l'homme dévoué et bon qui savait compatir aux maux d'autrui. Il devenait l'ami, le conseil des familles auxquelles il donnait ses soins; peu de médecins ont su inspirer plus d'attachement à leurs malades. Il eut bientôt,

à Strasbourg, une position de premier ordre; la prospérité n'altéra ni sa bonté, ni son désintéressement. Il a toujours su accueillir le pauvre, l'aider de ses conseils et de secours qu'il ne refusait jamais; il donnait des soins délicats à bien des personnes placées dans des positions difficiles, et pour lesquelles le désintéressement du médecin est un grand bienfait.

Il aimait et respectait la profession médicale; il en a donné la meilleure des preuves en laissant ses deux fils s'engager dans cette carrière. Il disait que le médecin, digne de ce nom, était partout respecté et sûr de tenir un rang honorable; que le succès ne manquait pas à celui qui le méritait. Il a fait, en Alsace, tout ce qui pouvait développer et honorer cette profession; c'est chez lui que se sont réunis, en 1840 et 1842, les quelques médecins qui ont créé la publicité scientifique de notre province et qui ont jeté les bases de nos sociétés médicales[1]. Il a été le rédacteur en chef des *Archives médicales de Strasbourg,* en 1835; de 1841 à 1871, il a coopéré de la manière la plus active à la rédaction et à la direction de notre *Gazette médicale.* La Société de médecine, dont il est l'un des fondateurs, n'a pas eu de membre plus assidu, et vous savez quel vif intérêt il portait à l'Association de prévoyance. Il y voyait un lien entre les membres du corps médical, un appui pour eux dans les moments difficiles, une œuvre de bienfaisance, la première de celles qui incombent au médecin. Présidant une de nos réunions solennelles, il disait, en 1849: «Ce n'est qu'en se réunissant souvent qu'on verra naître entre

---

1. Les quatre médecins qui ont pris part à ces premières réunions sont: MM. Stœber, Stoltz, Eissen et Tourdes.

les médecins une véritable confraternité. Quel est le corps dont les membres sont aussi généralement honorables? Quel est celui, malheureusement, où existent plus de rivalités? La cause de ces rivalités est presque toujours l'isolement dans lequel vivent les médecins. Le remède consiste à mettre les médecins en contact plus intime, afin qu'ils apprennent à s'estimer. En vous voyant, en entendant l'exposé de vos travaux, médecins presque tous formés à la même école, vous vous réjouirez de la diffusion des lumières dans notre corps médical, et de l'avantage dont jouit notre population alsacienne de trouver répandu dans la province et jusque dans les plus petites localités un personnel médical à la hauteur de sa mission.» Voici comment il caractérise l'utilité, si reconnue aujourd'hui, de notre association: «Si, par la pratique de notre art, nous exerçons la bienfaisance sur une échelle dont nulle autre profession n'approche, n'oublions pas que la carrière médicale est souvent hérissée de difficultés, qu'elle conduit rarement à la fortune, que le plus souvent elle ne produit qu'un peu d'aisance, et que, pour quelques-uns, elle n'aboutit qu'à la gêne. Il y en a que des circonstances malheureuses accablent, que des revers de fortune frappent à l'improviste, et parmi ceux qui ont vécu dans l'aisance, combien n'y en a-t-il pas qui laissent des veuves et des enfants sans ressources! La bienfaisance du corps médical doit s'exercer sur eux avant tout, car nos confrères, c'est notre seconde famille, et les délaisser dans le malheur, eux, leurs veuves ou leurs enfants, c'est de l'inhumanité.» Ces paroles partaient du cœur; aussi quelle sollicitude Stœber a-t-il eue toujours pour notre association! Comme il a su, par des relations si cordiales avec nos confrères, assurer

son recrutement! Membre du comité depuis sa fondation, avec quel soin il réglait nos affaires, avec quelle sollicitude il s'occupait de la distribution des secours! Quand il a été appelé à présider cette association, jamais honneur n'a été mieux placé. Il a tenu à ce que son assistance se perpétuât après lui, et sa famille accomplit aujourd'hui le vœu qu'il avait exprimé; la donation qu'elle nous annonce est un dernier témoignage de l'intérêt si vif qu'il portait à notre institution.

Il y a une unité remarquable dans la carrière de Stœber; il n'acceptait que les fonctions publiques en rapport avec les devoirs du médecin. Il ne fit à cette ligne de conduite qu'une seule et courte exception. La reconnaissance et l'estime publiques l'avaient appelé, en 1853, aux fonctions de conseiller municipal; mais voulant rester dans la sphère où il pouvait être plus particulièrement utile, il n'accepta que pour un temps bien court ce témoignage de la confiance de ses concitoyens. Pour lui, la profession médicale ne souffrait pas de partage; c'est au détriment de la science et de sa position que le médecin se mêle aux stériles agitations du jour. Voici la liste des fonctions utiles et modestes que notre regretté collègue a successivement remplies, en dehors de l'enseignement: il a été membre du conseil d'hygiène publique et de salubrité du Bas-Rhin depuis le 24 août 1831; secrétaire de ce conseil jusqu'en 1848; vice-président depuis cette époque; médecin adjoint des hospices depuis le 25 août 1834; chirurgien aide-major de la garde nationale, le 2 décembre 1831; médecin cantonal par intérim à diverses reprises; secrétaire de la commission spéciale nommée à l'occasion du choléra en 1832; secrétaire de

la section de médecine du congrès scientifique de France en 1842; rédacteur en chef des *Archives médicales de Strasbourg* en 1835; l'un des fondateurs et membre du comité de rédaction de la *Gazette médicale de Strasbourg* de 1841 à 1871; président de la Société de médecine de Strasbourg en 1849 et en 1854; membre du comité d'administration de l'Association de prévoyance des médecins du Bas-Rhin depuis 1845; président de cette association depuis 1867.

Les fonctions publiques n'étaient pas pour lui un simple honneur, c'étaient des devoirs qu'il remplissait avec conscience. Une exactitude scrupuleuse augmentait le prix de sa collaboration. Au conseil de salubrité, Stœber a rendu d'éminents services; il s'y est signalé par des travaux nombreux, par la sagesse de ses avis, par le soin vigilant de tout ce qui concernait la santé publique, par la direction, par l'activité imprimées à cette utile institution. Les deux volumes du recueil de nos procès-verbaux montrent quel sens droit et juste et quelle variété de connaissances notre collègue apportait dans les délibérations.

Stœber s'acquittait de ses devoirs de Faculté avec une exactitude qui ne s'est jamais démentie. Jamais on n'aurait pu croire que le professeur si scrupuleux était, en même temps, un des praticiens les plus occupés de la ville. Il savait distribuer son temps avec méthode et user de tous les instants; il trouvait des heures pour les travaux, pour la lecture; toujours au courant de la science et fortifiant son érudition au milieu des exigences multipliées de la pratique et de l'enseignement.

Parlerai-je des distinctions qui ont honoré cette carrière? L'estime publique les a toutes précédées; elles ont été accueillies avec simplicité, désirées à peine, sollicitées jamais. C'est le

11 août 1860 que Stœber a été décoré de la Légion d'honneur; cette distinction arrivait tard; Lobstein aussi l'avait reçue à la fin de sa carrière; Fodéré, le créateur de la médecine légale en France, ne l'avait jamais obtenue. L'Académie royale de médecine de Paris, appréciant les premiers travaux de Stœber, lui accorda, le 31 décembre 1836, le titre de correspondant, distinction rare au début d'une carrière.

Stœber était d'avis que le savant ne doit pas s'isoler, et qu'il a intérêt à connaître les hommes comme leurs œuvres; la conversation fournit des renseignements que les livres ne donnent pas. La connaissance parfaite des langues étrangères qu'il parlait et écrivait avec une égale correction, rendait pour lui faciles les communications avec les savants des différents pays. Il aimait les voyages, c'était un délassement et une source de connaissances nouvelles; il disait souvent que le médecin est un des hommes qui peuvent voyager avec le plus de fruit. Il assistait volontiers aux congrès et aux réunions scientifiques, où sa parole discrète était toujours écoutée avec intérêt. Les différentes réunions auxquelles il a pris part sont celles de Stuttgart, Pyrmont, Mayence, Vienne, Gœttingue, Bonn, Carlsruhe. Stœber a publié, sous forme de lettres, la relation de quelques-uns de ses voyages; ce sont des pages pleines d'intérêt, où l'on voit l'observateur sérieux; un esprit aimable anime cette appréciation des hommes et des choses. Partout les illustrations médicales l'accueillaient avec déférence. Sous des apparences austères, d'un caractère facile et bienveillant, d'un tact sûr, il nouait des relations qui souvent se sont transformées en amitiés durables. C'est ainsi qu'il entretenait des correspondances avec des hommes éminents de différents pays.

Comme témoignage des bons souvenirs que laissait son passage, comme gage d'estime pour ses travaux, un grand nombre de sociétés savantes[1] se sont associé le médecin dont le mérite et le caractère étaient partout appréciés.

---

1. Voici la liste des sociétés savantes dont notre confrère faisait partie : Membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris, 31 décembre 1836; associé correspondant de la Société de médecine de Marseille, 7 novembre 1829; membre correspondant de la Société médicale d'émulation de Paris, 4 septembre 1844; de la Société de chirurgie de Paris, 15 juin 1859; de la Société de médecine de Lyon, 24 février 1845; du Cercle médical chirurgical de Bruxelles, 25 août 1841; de la Société des sciences médicales et naturelles de Malines, 5 juin 1841; de la Société physico-médicale d'Erlangen, 21 février 1841; membre ordinaire de la Société médicale de Leipsick, 21 mars 1835; de la Société de médecine et d'histoire naturelle de Gœttingue, 4 mars 1842; membre honoraire étranger de la Société de médecine de Hambourg, 6 février 1844; membre correspondant de la Société médico-légale du grand-duché de Bade, 15 août 1847; de la Société ophthalmologique de Heidelberg, 5 septembre 1863; de la Société protectrice des animaux, 25 novembre 1853; de la Société française d'archéologie, 22 août 1859; membre honoraire de la Société de médecine et d'histoire naturelle de Dresde, 21 avril 1855; de la Société d'histoire naturelle et des sciences de la Nouvelle-Orléans, 9 janvier 1841; membre correspondant (1848) puis honoraire de la Société de médecine du Haut-Rhin. Les sociétés locales dont Stœber faisait partie étaient : la Société de médecine de Strasbourg, 1842; l'Association de prévoyance des médecins du Bas-Rhin, 1845; la Société des sciences, agriculture et arts du département du Bas-Rhin, 15 mars 1832; la Société du Museum des sciences naturelles de Strasbourg, 19 avril 1837; la Société des amis des arts, 3 octobre 1832; la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, 31 décembre 1857.

Voilà cette vie publique si honorée, si active, si utile dans des directions différentes; Stœber a contribué puissamment aux succès d'une école dont nous pouvons, à cette dernière heure, signaler les services; son nom se rattache à la période la plus brillante de la Faculté de Strasbourg. Praticien éminent, dévoué, désintéressé, il a ajouté aux bienfaits ordinaires de la médecine les services tout particuliers d'une spécialité qu'il exerçait avec une habileté peu commune; homme de science, il s'est recommandé par de nombreux travaux, il a fait partager aux autres les fruits de son expérience et de son érudition. Comptons aussi l'exemple de cette vie dévouée et pure, honorée par le travail, et qui montre à quel degré de considération et d'estime s'élève le médecin vraiment digne de ce nom. Stœber était arrivé au succès par une voie lente et sûre; le respect pour le caractère s'était joint à la confiance dans le talent, l'affection s'était ajoutée à l'estime; la position qu'il avait acquise dans la cité, digne récompense d'une carrière si bien remplie, honorait la profession médicale.

Nous avons tous jugé et aimé de même Stœber, ses qualités étaient de celles que tout le monde reconnaît, que personne ne conteste. Devant une assemblée de médecins qui l'ont si bien apprécié, ai-je besoin de rappeler la bienveillance constante, la délicatesse si parfaite de ses rapports professionnels? Tout, chez lui, découlait d'une même source, de la droiture du cœur, de la rectitude du jugement. L'esprit de justice, le jugement sûr que la passion n'égarait pas, le sentiment du devoir, la vie laborieuse, la bienveillance aimable, le dévouement avec simplicité, tous les mérites qui font l'honnête homme, le père de famille, l'homme public, le citoyen digne

de ce nom, on les voyait chez l'excellent Stœber, et le temps, les relations constantes augmentaient, confirmaient l'estime profonde qu'il inspirait. Collaborateur assidu, admis dans l'intimité de cet homme de bien, comme j'appréciais cet ami sûr, dévoué, toujours d'un bon conseil, cet esprit aimable, cette sensibilité délicate sous une apparence sérieuse! Sous des dehors froids et réservés, qui donnaient à sa personne un caractère particulier de distinction, Stœber cachait une âme sensible, un esprit fin et délicat. Sa conversation, attachante et sérieuse, n'excluait pas l'enjouement; les relations que l'on avait avec lui avaient autant de charme que de solidité.

Toutes ces qualités l'ont rendu heureux et ont répandu le bonheur autour de lui; jetons un coup d'œil sur cette vie privée où notre confrère a trouvé toutes les joies domestiques, traversées aussi par le malheur que l'homme n'évite pas. En 1831, M. Stœber épouse la fille de M. Uebersaal, un des praticiens les plus répandus de Strasbourg; il trouve réunies les qualités du cœur à toutes les grâces de la personne; un seul nuage attriste cette union; pendant dix ans elle reste stérile, puis leurs vœux sont comblés, mais à quel prix? la jeune femme succombe en donnant le jour à un second enfant; quatorze ans de bonheur viennent de s'évanouir; Stœber reste seul près du berceau de ses deux filles. L'heure du succès était venue; il a la douleur de ne pas y associer celle qui avait traversé avec lui les moments pénibles de la lutte. Stœber est arrivé au professorat et à l'apogée de sa carrière; il pense à l'avenir de ses enfants, il retrouve pour eux une seconde mère. Un second mariage, contracté en 1847 avec une femme aussi

distinguée par le cœur que par l'esprit, rend à cet homme excellent le bonheur de la famille et y ajoute la joie bien grande que lui donne la naissance d'un fils. Mais ce bonheur, reconstruit d'une manière inespérée, devait s'écrouler encore; la mort frappe sa digne compagne. L'affection de ses enfants le soutient dans cette dernière épreuve; l'union de sa fille avec le fils aîné de celle qu'il a perdue devient pour lui une douce consolation et lui donne un digne successeur. Quand Stœber s'est vu revivre dans ses petits-enfants, il a senti se réveiller pour lui toutes les joies de la famille. Il le dit lui-même dans les paroles touchantes de son dernier écrit: «J'ai eu de bien douces jouissances et parmi elles la plus vive a toujours été l'amour de mes enfants. Dieu est témoin que je les ai payés de retour.»

Stœber était dans toute l'activité de sa carrière, lorsqu'en 1866 sa santé, jusque-là vigoureuse, reçoit une première atteinte: une maladie des voies urinaires se déclare, notre collègue ne se fait pas illusion sur la portée d'un accident de ce genre. Des soins habiles pallient le mal sans le faire disparaître, les rechutes deviennent fréquentes; dans l'intervalle, il reprend son enseignement et sa pratique, et il suffit avec la même activité à ses occupations nombreuses. La sérénité de son âme n'est pas troublée, mais il sait que ses jours sont comptés; parfois il nous parlait de sa fin prochaine, et tout en reconnaissant combien il était encore utile aux siens par son affection et par ses conseils, il disait aussi que sa tâche était remplie, que son œuvre était faite.

Voici comment, dès 1867, il appréciait sa position: «Depuis l'automne de 1866, j'ai été atteint d'infirmités qui ne disparaî-

tront jamais; depuis cette époque, j'ai réduit peu à peu mes occupations. Mon plus grand bonheur est de vivre en famille, entouré de l'affection de mes enfants. Pourvu qu'un nouveau malheur et de trop vives souffrances ne viennent pas affliger mes derniers jours, je verrai approcher la mort sans crainte, avec la satisfaction de n'avoir pas été tout à fait inutile sur cette terre et avec le seul regret de vous quitter.» Il est venu ce malheur, et Stœber l'a vivement ressenti, c'est le malheur public, la patrie abattue, l'Alsace arrachée à la France. Dès le début de cette affreuse guerre, il en avait prévu les désastres. Son âme a été profondément émue, sa physionomie impassible n'a pas trahi ses émotions. Pendant les longues douleurs du siége de notre ville, il semblait pour lui-même indifférent au danger; il allait dans les quartiers les plus exposés; il descendait dans les caves pour visiter les malades qui tenaient particulièrement à ses soins. Se rappelant son titre oublié de médecin adjoint des hospices, il demande de joindre un second service à la visite des ophthalmiques dont il était chargé. C'était toujours l'homme consciencieux et ferme qui savait remplir ses devoirs avec simplicité et sans hésitation. Mais au cruel dénouement de tant de souffrances, son âme a été navrée; alors se présentaient les questions douloureuses et les incertitudes de l'avenir. Cette Faculté à laquelle il avait consacré les efforts de toute sa vie, dont il avait été un des soutiens les plus fermes et l'une des gloires, elle était frappée par les événements; cette position si belle qu'il s'était acquise, elle allait disparaître; les liens de famille qui lui étaient si chers, ils étaient menacés; nous lui disions de quel prix serait son concours pour faire refleurir notre école sur une terre nouvelle.

Mais pourquoi remuer ces questions douloureuses? la mort les a tranchées pour lui; il ne redoutait pas son dernier jour, il le voyait venir avec le sentiment du chrétien; il éprouvait aussi ce détachement de la vie qui suit les grandes catastrophes, quand on a senti toute la fragilité des choses humaines. Son âme ferme a conservé sa sérénité; il a été fidèle au travail jusqu'à la fin. Sur son lit de douleur, il a encore revu les épreuves d'une notice que nous consacrons en commun à la Faculté de Strasbourg, dernier devoir envers une école dont nous avons eu l'honneur de faire partie. Sa fin a été prompte, les vives souffrances du moins lui ont été épargnées. Sa maladie n'a duré que huit jours; sa dernière sortie avait été le 29 mai pour visiter un malade; il a succombé le 5 juin 1871; une complication cérébrale a précipité le fatal dénouement. Dans le délire, au milieu duquel s'est éteinte cette belle intelligence, on retrouvait le souvenir de ses malades, la pensée de ses travaux; le 3 juin, il me recommandait de ne pas oublier l'appel à la séance qui nous réunit aujourd'hui. Ses obsèques ont été un deuil public; dans ces jours de calamités, les douleurs individuelles sont plus poignantes encore. M. Stoltz, doyen de la Faculté de médecine, M. Bœckel, délégué de la Société de médecine, M. Straub, au nom de nos élèves encore présents à Strasbourg, et celui qui écrit ces lignes, ont exprimé les regrets unanimes qu'inspirait la perte inopinée de cet excellent confrère.

Comment terminerai-je mieux cette notice qu'en rapportant les paroles que Stœber a prononcées dans la première séance qui a réuni, en 1849, les membres de la Société de médecine de Strasbourg et ceux de l'Association de prévoyance des médecins du Bas-Rhin:

«A mesure que les liens d'amitié se resserreront entre les membres épars de la famille alsacienne, nos regrets seront plus vifs lorsque la mort sera venue frapper l'un d'entre nous. Nous ne nous séparerons pas sans avoir jeté quelques fleurs sur la tombe de ceux qui nous ont été enlevés. La mort d'un médecin est toujours un deuil public, mais la société ignore le plus souvent l'étendue de sa perte; c'est à nous à la lui montrer. En honorant nos morts, nous ne rendons que justice, et l'honneur en rejaillit sur le corps entier.»

Appliquons cette pensée si juste à l'homme excellent que nous avons perdu; oui, c'est un hommage senti et mérité que nous rendons à la mémoire de Stœber. Puissé-je avoir été votre fidèle interprète, en consacrant ces dernières paroles au souvenir d'un ami! C'est un adieu à notre École et au professeur éminent qui a été l'une de ses gloires.

BIBLIOGRAPHIE.

Ouvrages, mémoires et articles publiés par M. le professeur Stœber

(1824 à 1870).

Cette bibliographie comprend deux parties : 1° la *Médecine générale*, pathologie interne, thérapeutique, hygiène publique ; 2° l'*Ophthalmologie*, ouvrages, mémoires et articles bibliographiques, thèses sur l'ophthalmologie soutenues devant la Faculté de médecine de Strasbourg.

I. MÉDECINE GÉNÉRALE.

1° *Ouvrages et mémoires.*

Dissertation sur le delirium tremens. Dissertation inaugurale. Strasbourg, 1824.

De Hydrope ventriculorum cerebri. Argentor., 1829. Thèse pour le concours de l'agrégation en 1829.

De l'Organisation médicale en France. Mémoire couronné par la Société royale de médecine de Marseille. Paris et Strasbourg, 1830.

Observations recueillies à la clinique interne de la Faculté de médecine de Strasbourg pendant le semestre d'hiver 1834-1835, par V. Stœber, chargé de la suppléance de la clinique. (*Archives médicales de Strasbourg*, 1836, II. 169.)

Emploi de l'huile de foie de morue contre le rhumatisme. (*L. c.*, juillet 1835, I, 349.)

Note sur une variété de scarlatine (scarlatine rubéoleuse). [*Esculape*, 1840, n° 4, p. 14.]

Effets curieux et intenses d'une piqûre de guêpe. (*Gaz. méd. de Strasb.*, 1847, p. 145.)

Rapport sur la clinique des maladies vénériennes et cutanées pendant le semestre d'été 1848. (*L. c.*, 1849, p. 14.)

Même Rapport, pendant le semestre d'été 1849. (*L. c.*, 1850, p. 55.)

Appréciation des progrès que l'anatomie pathologique a fait faire à la thérapeutique. Thèse de concours pour la chaire de clinique interne. Strasbourg, 1836.

Deux Observations d'hémiplégie faciale. (*Gaz. méd. de Paris*, 1838, p. 265.)

Rapport du Conseil de salubrité publique du département du Bas-Rhin. Strasbourg, 1840.

Sur les Vaccinations opérées en 1839 par les médecins cantonaux du département. (*Gaz. méd. de Strasb.*, 1841, p. 36.)

La Clinique des maladies des enfants de la Faculté de Strasbourg pendant les trois années scolaires 1837-1840. Paris et Strasbourg, 1841. (*L. c.*, 1841, p. 58 et suiv.)

De l'Emploi du nitre à haute dose dans le rhumatisme aigu et la goutte. (*L. c.*, 1843, p. 1.)

Notice sur les eaux minérales de Hombourg. Strasbourg, 1844.

Rapport sur le service des maladies vénériennes et cutanées pendant le semestre d'été 1846. (*Gaz. méd. de Strasb.*, 1847, p. 33.)

De l'Influence que l'analyse chimique et la micrographie ont exercée sur la pathologie et la thérapeutique. Thèse de concours pour la chaire de pathologie et de thérapeutique générales à la Faculté de médecine de Strasbourg, 1845.

Rapport général sur le service de santé de l'hôpital civil de Strasbourg en 1847. (*Gaz. méd. de Strasb.*, 1848, p. 121.)

Lettre à M. le docteur X.... à Paris (sur la situation médicale de Strasbourg). [*Gaz. méd. de Strasb.*, 1848, p. 377.]

Rapport au Conseil médical du Bas-Rhin sur l'état sanitaire de Stéphansfeld, en 1848. (En collaboration avec Aronssohn père.) [*L. c.*, 1849, p. 22.]

Discours d'ouverture de la séance publique de la Société de médecine de Strasbourg en 1849. (*L. c.*, 1849, p. 218.)

Une Excursion médicale en Allemagne en 1854. (*L. c.*, 1854, p. 353.)

Nouvelle Excursion médicale en Allemagne en 1856. (*L. c.*, 1856, p. 401.)

Le Vitalisme et l'Organicisme à l'Académie de médecine. (*L. c.*, 1855, p. 106.)

Étude sur les eaux minérales du département du Bas-Rhin. (En collaboration avec M. le professeur Tourdes.) [*L. c.*, 1860, p. 100.]

La Réunion des médecins et naturalistes allemands à Carlsruhe en 1858. (*L. c.*, 1858, p. 161.)

Notice nécrologique sur le docteur Ruef, lue à la Société de médecine de Strasbourg en 1858. (*L. c.*, 1858, p. 141.)

Éloge historique du docteur Jacques-Léon Aronssohn, professeur agrégé à la Faculté de médecine, prononcé à la séance solennelle de rentrée des Facultés de l'Académie de Strasbourg, le 15 novembre 1862. (*L. c.*, 1862, p. 181.)

Hydrographie médicale de Strasbourg et du département du Bas-Rhin. Strasbourg, 1862. (En collaboration avec le professeur Tourdes.) [Mention honorable à l'exposition hygiénique et pharmaceutique de Strasbourg en 1864.]

Topographie et histoire médicale de Strasbourg et du département du Bas-Rhin. Strasbourg, 1864. (En collaboration avec M. le professeur Tourdes.) [Citation de l'Institut.]

La Vaccination animale. (*Gaz. méd. de Strasb.*, 1869, p. 217.)

Siége de Strasbourg. Secours aux blessés. (*L. c.*, 1870, p. 189.)

Notice historique sur la Faculté de médecine de Strasbourg. (En collaboration avec M. le professeur Tourdes.) [Sous presse. Berger-Levrault, 1871.]

2° *Articles bibliographiques.*

Vices de conformation du cœur, par Tiedemann. (*Bulletin universel des sciences* de Férussac, 1826-1827, p. 104.)

Opération césarienne avec succès complet, par Von der Fuhr. (*L. c.*, p. 167.)

De la Perforation du crâne chez le fœtus dans le sein de la mère, par Busch. (*L. c.*, p. 168.)

Du Fungus médullaire, par Betschler. (*L. c.*, p. 171.)

Quelques Observations sur la sangsue officinale, par Hennemann. (*L. c.*, p. 181.)

Observations sur des vices d'organe du cerveau et des nerfs, par Tiedemann. (*L. c.*, p. 297.)

Recherches médico-légales sur l'empoisonnement par l'acide arsénieux, par le docteur Beaufort. (*L. c.*, 1842, p. 15.)

Du Traitement des maladies chroniques des articulations par les injections irritantes, etc., par M. Martin. Dissertation inaugurale. Strasbourg. (*L. c.*, 1842, p. 185.)

Mélanges de thérapeutique (extraits des journaux allemands). [*L. c.*, 1843, p. 28.]

Idem, idem. (*L. c.*, p. 185.)

Des Polypes du larynx, par M. Ehrmann. (*L. c.*, 1843, p. 180.)

Revue annuelle des progrès des sciences médicales, par Canstatt. (*L. c.*, 1843, p. 183.)

Revue du Congrès scientifique de Strasbourg, par MM. Petrequin et Bertini. (*L. c.*, 1843, p. 185.)

Expériences sur l'action des médicaments, par Kœstl, de Vienne. (*L. c.*, 1845, p. 185.)

Rapport adressé à M. le délégué du Gouvernement sur les traitements orthopédiques du docteur J. Guérin. Paris, 1848. (*L. c.*, 1848, p. 358.)

Rapport sur l'épidémie du choléra-morbus de Nîmes, en 1849, par le docteur Tribes. (*L. c.*, 1851, p. 20.)

De la Rage et de l'Hydrophobie, par Druben, de Besançon. Dissertation inaugurale, 1851. (*L. c.*, 1851, p. 320.)

Observations sur le crétinisme, par les docteurs Rœsch et Krais. Tubingue, 1850. (*L. c.*, 1851, p. 401.)

Recherches sur l'action des eaux minérales d'Aix en Savoie dans les maladies des yeux, par Petrequin. (*L. c.*, 1852, p. 338.)

De l'Huile de foie de morue et de son usage en médecine, par le docteur Tafflieb, de Barr. Paris, 1853. (*L. c.*, 1853, p. 191.)

L'Huile de foie de morue envisagée sous tous les rapports comme moyen thérapeutique, par de Jongh, de la Haye. Paris, 1853. (*L. c.*, 1854, p. 193.)

Le Traitement et la Prophylaxie du crétinisme, etc., par le docteur Guggenbühl, 1853. (*L. c.,* 1854, p. 83.)

Recherches sur les maladies endémiques et épidémiques qui ont régné à Metz, etc., par le docteur Maréchal. Paris et Strasbourg. (*L. c.,* 1854, p. 85.)

Résultat de recherches sur l'existence invariable de la diarrhée prémonitoire du choléra, par le docteur Macloughlin. Londres, 1854. (*L. c.,* 1854, p. 476.)

Dyspepsie et Consomption, etc., par L. Corvisart. (*L. c.,* 1855, p. 24.)

La Source d'Adélaïde, à Heilbrunn, en Bavière, par le docteur Œttinger. Munich, 1854. (*L. c.,* 1855, p. 219.)

Du Choléra dans la vallée de Giromagny, etc., en 1854, par le docteur Benoît. Strasbourg, 1855. (*L. c.,* 1855, p. 267.)

Traité d'anatomie topographique médico-chirurgicale, etc., par Petrequin. Paris, 2e édit. (*L. c.,* 1856, p. 436.)

Die Krankheiten der Ohren, par de Trœltsch. Wurzbourg, 1862. (*L. c.,* 1862, p. 204.)

II. OPHTHALMOLOGIE.

1° *Ouvrages et mémoires.*

Manuel pratique d'ophthalmologie, ou Traité des maladies des yeux. Paris et Strasbourg, 1834.
Contrefaçon belge. Bruxelles, 1837.

Observations de cataractes traumatiques adressées à l'Académie de médecine de Paris. (*Archives médicales de Strasbourg,* août 1835, I, 403, et *Ann. d'oculist.,* 1840, III, 64.)

Héméralopie. Amaurose intermittente. (*Ann. d'oculist.,* 1841, VI, 47.)

Note sur l'usage des collyres. (*L. c.,* 1845, XIII, 34.)

Absence de l'iris chez le père et l'enfant. (*L. c.,* 1846, XV, 250.)

Considérations sur l'ophthalmie scrofuleuse. Bruxelles, 1841. (*Ann. d'oculist.,* 1841, V, 5-17; 45-60.)

Observations de microphthalmie. (*Gaz. méd. de Strasb.*, 20 déc. 1844, p. 361.)

De l'Opération du strabisme. (*L. c.*, 1841, n° 11.)

Absence complète de l'iris. (*Archives gén. de médecine*, 1831, 1re série, XXV, 405.)

Zur Ophthalmopathologie. (1. Fall von gänzlichem Mangel der Iris in beiden Augen; 2. Fall von Fungus hæmatodes oculi incipiens.) (*Zeitschrift für die Ophthalmologie*, von Ammon, 1831, I, 490.)

Merkwürdiger Ausgang einer Wunde der Cornea und Iris. (*L. c.*, 1832, II, 76.)

Opération de la pupille artificielle; modification du procédé de Wenzel. (*Ann. d'oculist.*, 1846, XVI, 82.)
(*NB.* Iridectomie combinée avec extraction.)

Ophthalmie entretenue pendant plusieurs années par la présence du cristallin dans la chambre antérieure; extrait d'un cristallin calcaire; guérison. (*L. c.*, 1847, XVIII, 83.)

De l'Oblitération du sac lacrymal comme moyen de guérison de la fistule lacrymale. (*Ann. d'oculist.*, 1851, XXV, 71, et *Gaz. méd. de Strasb.*, 1851, p. 97.)

De la Nature cancéreuse de la mélanose de l'œil. (*Ann. d'oculist.*, 1853, XXX, 229, et *Gaz. méd. de Strasb.*, 1854, p. 8.)

Le Congrès d'ophthalmologie de Bruxelles, 1857. (*Gaz. méd. de Strasb.*, 1857, p. 401.)

De l'Occlusion des paupières comme moyen de guérison des ophthalmies. (*L. c.*, 1856, p. 73.)

Rapport sur la clinique ophthalmologique de la Faculté de médecine de Strasbourg (professeur, M. Stœber) pendant l'année scolaire 1854-1855, par E. Belin, interne du service. (*L. c.*, 1856, p. 53.)

Note sur l'emploi du collodion dans certains cas d'ectropion. (*L. c.*, 1855, p. 351.)

De l'Extraction de la cataracte par incision linéaire et de l'extraction scléroticale. Compte rendu de la clinique ophthalmologique

de la Faculté de médecine de Strasbourg pendant l'année scolaire 1855-1856. (*L. c.*, 1857, p. 289.)

La 1re partie seule. (*Ann. d'oculist.*, 1857, XXXVIII, 15.)

Des Inhalations de chloroforme dans les opérations pratiquées sur les yeux. (*Gaz. méd. de Strasb.*, 1860.)

Cataracte diabétique. Présence du glycose dans le cristallin. (Procès-verbaux de la Société de médecine de Strasbourg, 1er mai 1862.)

Rapport sur le service des maladies des yeux à l'hôpital civil de Strasbourg pendant l'année 1851. (*Ann. d'oculist.*, 1852, XXVII, 181, et *Gaz. méd. de Strasb.*, 1852, p. 348.)

Kyste de l'iris. (*Gaz. hebdom. de méd. et de chirurg.*, 1855, II, 55, et *Ann. d'oculist.*, 1855, XXXIII, 60.)

Strabisme volontaire et alternatif de chacun des deux yeux, nécessaire pour l'accommodation de la vue. (*Ann. d'oculist.*, 1855, XXXIII, 177, et *Gaz. méd. de Strasb.*, 1855, p. 78.)

Clinique ophthalmologique de la Faculté de médecine de Strasbourg (M. Stœber, professeur). Compte rendu du semestre d'été 1854, par E. Belin, interne. (*Arch. d'ophthalm.*, de Jamain, 1854, III, 209, et *Gaz. méd. de Strasb.*, 1855, p. 12.)

Du Traitement de la Cataracte, par Gondret. (*Zeitschrift für die Ophthalmologie, von Ammon*, II, 405.)

Kyste de l'iris contenant un cil. (*Gaz. méd. de Strasb.*, 1864, p. 16.)

Fragments d'oculistique (insérés dans le Traité de médecine opératoire, de M. Sédillot, 3e édit., 1865, II.) Tiré à part.

De la Myopie dans les écoles. (*Gaz. méd. de Strasb.*, 1867, p. 247.)

Relevé statistique de la clinique ophthalmologique de la Faculté de médecine de Strasbourg (1868-1869). [*L. c.*, 1869, p. 239.]

2° *Articles bibliographiques.*

L'Ophthalmologie des nouveau-nés, par Dzondi, de Halle ; l'Ophthalmologie gonorrhéique, par Schœn, de Hambourg. (*Archives médicales de Strasbourg*, 1836.)

Traité pratique de l'amaurose ou goutte sereine, etc., par Petrequin. Paris, 1841. (*Gaz. méd. de Strasb.,* 1842, p. 14.)

Revue ophthalmologique des années 1840 et 1841, par le docteur Cunier. (*L. c.,* 1842, p. 127.)

Journal für Chirurgie und Augenheilkunde, par Walther et d'Ammon, 1842. (*L. c.,* 1842, p. 287.)

De l'Ophthalmie qui règne dans l'armée belge, etc., par M. Gouzée. (*L. c.,* 1842, p. 301.)

Mélanges d'oculistique insérés dans les *Annales d'oculistique,* 1846 et 1847. (*Gaz. méd. de Strasb.,* 1847, p. 145.)

Article bibliographique sur le Mémoire de F. A. d'Ammon, intitulé : *De Iritide,* et couronné par la Société de médecine pratique de Paris, 1838. (*Gaz. méd. de Paris,* 1840.)

Considérations sur la pupille artificielle, etc., par le docteur Deleviéleuse, avec dix observations empruntées à la pratique de Stœber. (*L. c.,* 1846, p. 243.)

Du Staphylôme de la cornée, par Chélius fils. (*L. c.,* 1847, p. 339.)

Recherches statistiques sur la nature et les causes des maladies oculaires observées en Belgique, par le docteur Fl. Cunier. (*L. c.,* 1849, p. 209.)

Du Pannus et de son traitement, etc., par le docteur Warlomont. Bruxelles, 1854. (*L. c.,* 1855, p. 24.)

De la Kératite et de ses suites, par le docteur Castorani. Paris, 1856. (*L. c.,* 1856, p. 328.)

Mémoire sur le traitement de la fistule lacrymale, par le docteur Costes, de Bordeaux, etc. Bordeaux, 1856. (*L. c.,* 1857, p. 388.)

Ophthalmiatrik, par Schauenburg. (*L. c.,* 1858, p. 220.)

Acyclia, irideremia und hemiptokia congenita, par d'Ammon. (*L. c.,* 1860, p. 58.)

Traité pratique d'ophthalmologie, par Chelius; traduit par Ruef et Deyber. Paris, 1839. (*L'Esculape,* 1839, p. 145.)

Ophthalmie contagieuse, par Müller. (*Bulletin universel des sciences* de Férussac, 1826, VII, 155.)

3° *Thèses d'ophthalmologie soutenues à la Faculté de médecine de Strasbourg* (1854 à 1869).

Hacherelle. De l'Ophthalmie granuleuse. 1854. 2e série, 308.
Muller. De l'Opération de la pupille artificielle. 1855. 2e série, 477.
Hugé. De la Cataracte secondaire et de son extraction par la sclérotique. 1856. 2e série, 374.
Massaloup. De l'Amaurose comme symptôme de l'albuminurie. 1858. 2e série, 411.
Baldy. De l'Héméralopie épidémique. 1859. 2e série, 489.
Delbousquet. De l'Iritis. 1859. 2e série, 473.
Rebstock. De la Myopie. 1859. 2e série, 489.
Cerf Levy. De la Cachexie exophthalmique. 1861. 2e série, 560.
Alba. Du Glaucôme. 1864. 2e série, 748.
Courcelles. De l'Ophthalmie diphthéritique. 1864. 2e série, 793.
Héberlé. De l'Iridectomie. 1864. 2e série, 792.
Biscarrat. Étude sur l'iritis chronique. 1865. 2e série, 827.
Frénoy. De la Mydriase. 1865. 2e série, 825.
Le Gad. Quelques Considérations sur la nature et le traitement du glaucôme. 1868. 3e série, 165.
Mouchot. Essai sur la rétinite dite pigmentaire. 1868. 3e série. 103.
Caillet. Des Ruptures isolées de la choroïde. 1869. 3e série, 175.

(Extrait de la *Gazette médicale de Strasbourg*, 1871, nos 7, 8 et 9.)